

HUMEUR

Une louche de 11 septembre?

Il est fâcheux, ce ras-le-bol si vite exprimé par d'aucuns face aux commémorations des attentats du 11 septembre 2001. Quoi? L'Histoire accélérerait si vite que dix ans plus tard il soit déjà lassant ou démodé de réfléchir à cette fracture? Il n'est pas ici question de pondérer les victimes des Twin Towers face à toute l'injustice du monde. Mais l'imaginaire humain a de tout temps réagi et agi suite à des coches si particulières sur son calendrier.

Alors oui l'image aura été pléthorique, médiatiquement parlant, dans son tourbillon récurrent. Oui au lendemain d'un tel événement inconcevable on aimerait oublier, on ne peut pas. L'humain est ainsi fait qu'il retourne toujours sur les lieux du crime (voir p. 31). Et l'imaginaire est ainsi fait qu'il rebondit à plus ou moins long terme sur ces images qui auront indéfectiblement impressionné la mémoire collective. Les grandes guerres et maintenant les attentats majeurs, les cataclysmes sont assimilés à des mystères. C'est la part mystique attribuée par l'homme à ce qui le surpasse.

Côté BD, Seiter et Gabrielli évitent soigneusement de montrer les attentats, mais évoquent le complot terroriste avant de se lancer dans une série uchronique qui pourrait bien sûr bouleverser la face du monde. Côté peinture, Robert Storr nous raconte la longue et subtile quête d'images de Gerhard Richter, pour un unique tableau intitulé «Septembre». Etrange registre du cri silencieux de la peinture. Comme cet autre cri figé par Bacon que l'on entend si bien. Bien plus que dix ans après. Il y a bien plus dans les images qu'un consumérisme du jetable déjà vu. Il y a la lente constitution de l'humain, tel qu'il essaie de se voir.

JACQUES STERCHI
> Seiter/ Gabrielli, 12 septembre, t.1 Le califat de Stockholm, Ed. Glénat
> Robert Storr, Septembre, une peinture d'histoire de Gerhard Richter, Ed. La Différence

Nachtwey, la photo «antiguerrre»

Entretien. «Star» des photoreporters, James Nachtwey était à Lausanne il y a quelques jours. Il raconte sa passion pour un métier toujours plus dangereux, qu'il exerce depuis pile 30 ans.

ALINE JACCOTTET

Lausanne, Musée olympique. Moment rare, James Nachtwey accorde un tête-à-tête à «La Liberté». Le photographe est détendu, un verre d'eau à la main. Première question: «Boire un bon verre de vin avec des amis, ça vous arrive?» Lueur d'inquiétude dans les yeux de James Nachtwey. «Vous croyez qu'avec les années, je suis devenu alcoolique ou drogué?» Puis, lentement: «Je n'ai pas besoin de tout ça. Pour me sentir bien, je n'ai qu'à penser que je suis vivant. Je suis vivant et eux, ils sont morts.» «Eux»: les victimes du génocide rwandais. Les affamés de la Somalie. Les malades du sida, ceux qui ont été tués en Afghanistan, et tous les autres, tous ceux dont James Nachtwey, «Jim» pour ses copains, a immortalisé les souffrances lors de ses innombrables voyages.

«Tout faire pour améliorer le monde dans lequel je vis: c'est ma mission»

Il lui a fallu du temps. James Nachtwey n'a commencé ses missions à l'étranger qu'à trente-trois ans. Avant, il se préparait. Dans le documentaire qui lui est consacré, «War Photographer», réalisé par le Suisse Christian Frei, il raconte qu'«il fallait que je me convainque que je pouvais faire ce métier, avant de convaincre le monde». Plus tard dans le documentaire, il dit simplement: «Une nuit, je me suis senti prêt.» C'était en 1981 et quelques jours plus tard, il fait ses bagages. Direction Belfast, en Irlande du Nord, pour couvrir les tensions comme photographe de guerre – ou plutôt, «photographe antiguerrre», comme il se nommera bien plus tard. C'est le début d'un long voyage dans les abîmes de l'humanité: la maladie, l'exploitation, la mort, la famine. Un long voyage motivé par l'impact des photos du Vietnam et du mouvement américain pour les

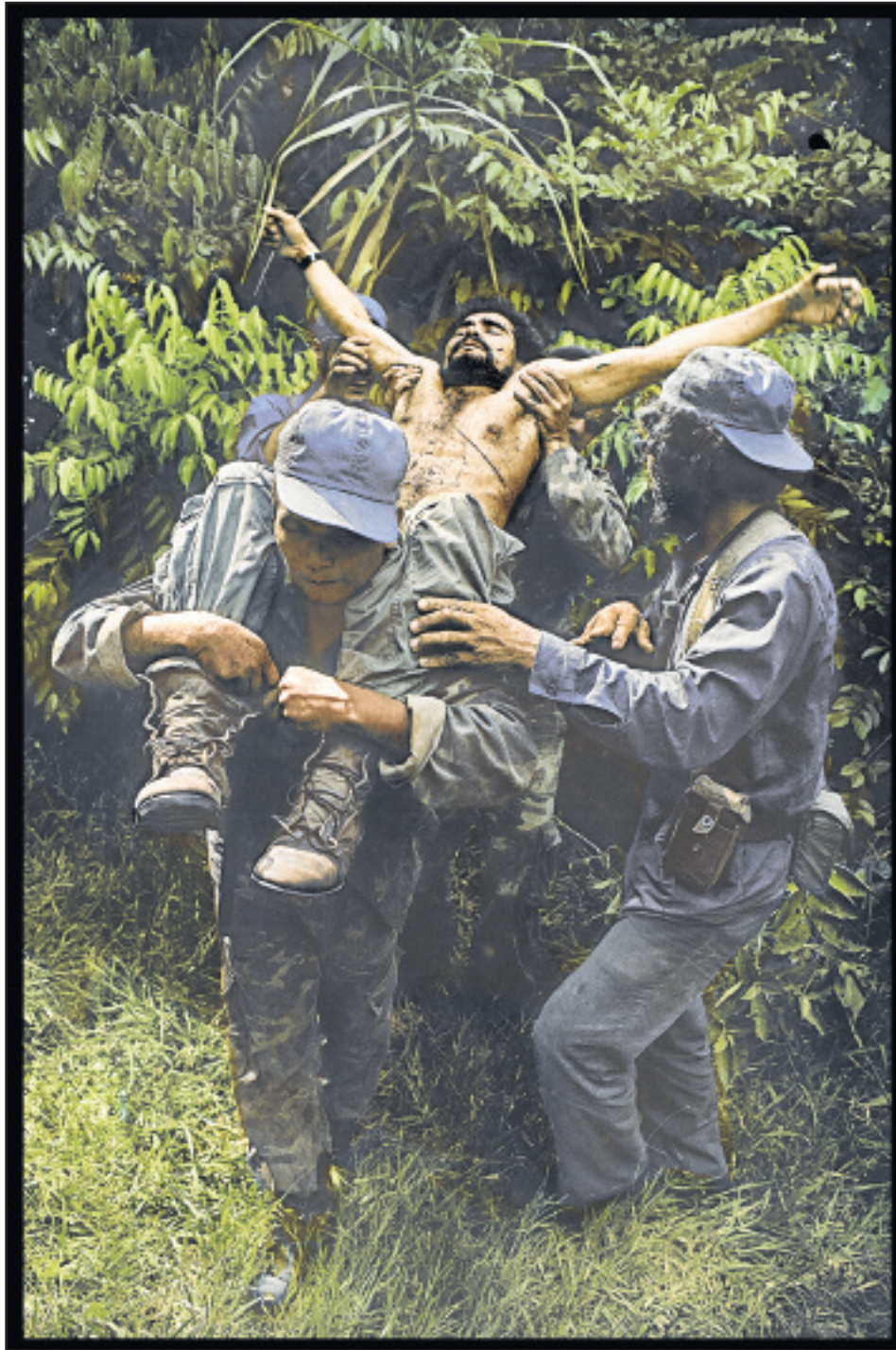
droits civiques. «En les voyant, les gens étaient si choqués qu'ils ont tout fait pour que cela s'arrête», explique-t-il.

Pourquoi est-il si attiré par le mal et la souffrance? Il se penche, le regard intense: «Je me suis promis de tout faire pour améliorer le monde dans lequel je vis. C'est ma mission.» Une mission, disons plutôt un sacer-

doce. Selon le documentaire qui lui est consacré, James Nachtwey ne rentre à New York que pour développer ses clichés, et n'a pas pris un jour de vacances en trente ans. Ni femme, ni enfants. «J'ai renoncé à tout ça», avoue-t-il. «C'était la condition pour accomplir cette mission jusqu'au bout. Si j'avais été marié, j'aurais fait mon travail différemment.»

N'a-t-il pas de regret à traverser cette existence seul? «Toute vie comporte des choix. Des obstacles. Des difficultés», dit-il doucement. «Pour les surmonter, il faut avoir conscience du but final. Sinon, c'est trop difficile.»

D'autant plus difficile qu'avec les années, «le métier de photographe de guerre est toujours plus dangereux», souligne-t-il.



Nicaragua, 1984: «Contra» mortellement blessé au combat dans la jungle. JAMES NACHTWEY

James Nachtwey en a d'ailleurs fait les frais pour la première fois en 2004, grièvement blessé en Irak lors d'une attaque à la grenade qui tue son collègue et ami Michael Weisskopf. A force de côtoyer, a-t-il réussi à l'apprivoiser, cette mort? «Non», glisse-t-il en croisant les bras. «Comme tout le monde, j'ai peur, et je n'ai pas honte: c'est humain. Le tout, quand on est en danger, c'est de savoir la gérer, de rester calme.» Mais se mettre à l'abri, prendre de la distance quand cela devient trop risqué, ce n'est pas son truc. James Nachtwey s'implique, totalement. On dirait qu'il a fait sien la célèbre phrase de Robert Capa: «Si la photographie n'est pas bonne, c'est que vous n'êtes pas assez proche.»

Voir la mort en face

Cette proximité a failli lui coûter la vie. En Indonésie, il a cherché à sauver un homme poursuivi par une foule armée de battes de base-ball et de couteaux. Le regard sombre, il raconte: «J'ai essayé trois fois de les arrêter. Mais ces gens ont continué à jouer avec lui, et il en est mort. Je n'ai arrêté d'insister que parce que cela devenait une question de vie ou de mort pour moi aussi.»

Résultat de ces trois décennies de reportages: des photos à la fois belles et horribles, qui retiennent durablement le regard. Comment? James Nachtwey n'arrive pas à l'expliquer. «La photographie sort de moi-même comme si elle existait avant même que je l'imagine, dit-il. C'est une explosion d'énergie.» Ses clichés sont repris dans les plus grands titres et ses admirateurs innombrables, mais «ce n'est pas l'essentiel», répète-il. L'essentiel, c'est ce qu'il cherche à transmettre. «Il faut garder espoir et se battre. L'amour que l'être humain possède en lui-même pourrait bouleverser le monde», lâche-t-il en prenant congé. Et un sourire éclaire soudain son visage. I

un polar

La peine de mort, deux fois



Encore un polar scandinave? On commence presque à fatiguer de cette vague noire venue du Nord, dans le sillage de Mankell, Indridason ou Larsson. Mais voilà: polar désenchanté et diablement efficace, *L'honneur d'Edward Finnigan* vaut le détour. Signé du duo suédois Roslund et Hellström, ce roman «à quatre mains» raconte une nouvelle enquête du commissaire Ewert Grens. Sanguin et fragile à la fois, ce flic chiffonné par la vie campe sur le canapé du bureau et carbure aux rengaines sucrées de Siw Malmkvist.

Le commissaire, donc, enquête sur la plus banale des histoires: sur un ferry entre Suède et Finlande, le chanteur de l'orchestre a tabassé un passager qui importunait les dames. Commence alors une plongée fulgurante dans le passé, qui confrontera Grens à la réalité glaçante des «couloirs de la mort» aux États-Unis. Doit-on payer deux fois le prix de la justice? Avec un sens du timing digne d'une machine infernale, Roslund et Hellström explorent les notions de justice et de vengeance, de culpabilité et de rédemption. Alliant justesse psychologique et profondeur émotionnelle, leur récit vous scotche comme un coup de poing à l'estomac. AMO

> Anders Roslund et Börge Hellström, *L'honneur d'Edward Finnigan*, Presses de la Cité, 454 pp.

un premier roman

Devenir quelqu'un



Quand on a été élevée par une mère brillante universitaire, que l'on s'appelle Aliénor et que cette même mère veut pour vous le meilleur, il y a de quoi complètement rater sa vie. C'est le postulat du premier roman de Laura Gamboni, *Crier sous la vague*. Récit d'une vie de femme qui démarre avec la mort de la mère. Se poursuit par les difficultés de couple et l'enfant «impossible». Peu à peu, Aliénor perd pied dans la réalité. Veut reprendre sa thèse, tergiverse. Observe comme à distance les «amis» de son mari. Bascule dans la boulimie. Prend des bonnes résolutions puis bifurque, et dérive dans un cercle vicieux: comment faire pour devenir ce quelqu'un qu'on attendait de vous?

Ce premier roman a pour lui une écriture musicale et déliée, une fine observation des méandres de l'esprit, de ses blocages dès l'enfance. Du point de vue du postulat de départ, la répétition des thèmes de *Crier sous la vague* se justifie. Il n'y a guère de progression possible dans cet enfermement mental lié au manque total de confiance en soi. Du point de vue de la lecture, c'est toutefois un peu long par moments. Mais la finesse des rapports humains – mère/fille notamment – imaginés par Laura Gamboni justifie le roman. JS

> Laura Gamboni, *Crier sous la vague*, Ed. de L'Aire, 204 pp.

un talent confirmé

Ma cabane en Alaska



Révélatrice par le fort et dramatique *Sukkwan Island*, Prix Médicis étranger 2010, le talent de l'Américain David Vann est confirmé avec un redoutable roman, *Désolations*. On est toujours en Alaska, à nouveau – en partie du moins – sur une île dans un affrontement entre deux personnes. Dans *Sukkwan Island*, il s'agissait du père et du fils, ce dernier finissant perdu. Dans *Désolations*, c'est un couple qui se déchire, tandis qu'ils construisent une cabane sur un îlot balayé par la tempête. L'épouse, percluse de migraines et de regrets, finira... pendue. Comme sa propre mère...

En installant ces thèmes récurrents, David Vann génère une ambiance oppressante, servie par la régularité de son écriture, dramatiquement éclatée en courtes phrases, évocation de dialogues ou de pensées. La tension n'est jamais relâchée. La description répétitive de l'âpre combat pour ériger cette ridicule cabane en Alaska vaut à elle seule le détour. *Désolations* introduit six personnages secondaires qui se croisent et vont alimenter la thématique du couple impossible, artificiel, menteur, etc. *Désolations* n'est donc pas moins marquant ni sombre que le précédent. Mais plus polyphonique. Magistral! JS

> David Vann, *Désolations*, tr. de l'américain par Laura Derajinski, Ed. Gallmeister, 297 pp.